

JOANNA WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ
ORCID: 0000-0001-8195-0099
Université de Silésie à Katowice
joanna.warmuzinska-rogoz@us.edu.pl

L'ORIGINAL BILINGUE, OU LA TRADUCTION IMPOSSIBLE : AUTOUR DE *L'HOMME INVISIBLE* / *THE INVISIBLE MAN* DE PATRICE DESBIENS

Dans le présent article, le récit/story original bilingue intitulé *L'homme invisible* / *The Invisible Man* (1981) de Patrice Desbiens nous donnera l'occasion de mener une réflexion sur les relations entre l'écriture et la traduction en tant que processus créatif ainsi que sur la perception de la traduction elle-même. En analysant la problématique de la traduction comme échange inégal (notamment dans la *Consécration et accumulation de capital littéraire*), Pascale Casanova élargit la définition de la traduction en intégrant à cette catégorie « toute la série des stratégies visant à faciliter le passage de la frontière littéraire : autotraduction, transcription, écriture directe dans la langue dominante, transformations lexicales de la langue dominante, double traduction symétrique, etc. »¹. Suivant les propos de la chercheuse française, nous tenterons d'élargir la perception du phénomène de la traduction qui, de nos jours, s'éloigne des sentiers battus et — particulièrement au Canada — se manifeste plus qu'ailleurs dans différents champs d'activités littéraires et plus seulement dans le processus de transfert du message d'une langue à l'autre. Pour ce faire, nous recourrons aux notions de dominant/dominé. Casanova les juxtapose à la dichotomie « centre/périphérie » en soulignant que l'opposition « dominant/dominé » « suppose une structure de domination et de rapports de force »²,

¹ P. Casanova, « Consécration et accumulation de capital littéraire », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 144(4), 2002, p. 15.

² *Ibidem*, p. 16.

contrairement à l'autre, qui n'a « d'autre implication que spatiale ou simplement hiérarchique »³. Il nous semble que dans notre analyse, cet aspect de domination, lié inévitablement à la langue, est le plus visible. Par ailleurs, le contexte canadien nous offre incontestablement un pôle d'exploration intéressant et prometteur à cet égard. La question langagière préoccupe les écrivains francophones du Canada, qui d'une part se sentent obligés de défendre leur langue contre l'hégémonie anglophone, mais de l'autre, veulent à tout prix préserver leur indépendance par rapport à la littérature de l'Hexagone. Lise Gauvin, écrivaine et chercheuse québécoise, utilise à ce propos le terme de « surconscience linguistique », qui est

une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littérature dans des contextes différents. La complexité de ces rapports, les relations généralement conflictuelles — ou tout au moins concurrentielles — qu'entretiennent entre elles deux ou plusieurs langues, donnent lieu à cette *surconscience* dont les écrivains ont rendu compte de diverses façons. Écrire devient alors un véritable « acte de langage ». Plus que de simples modes d'intégration de l'oralité dans l'écrit, ou que la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, on dévoile ainsi le statut d'une littérature, son intégration/définition des codes et enfin toute une réflexion sur la nature et le fonctionnement du littéraire⁴.

Il va sans dire qu'à part les relations dominant–dominé entre la majorité anglophone et la minorité francophone, il faut réfléchir aussi sur les relations entre les différents territoires francophones canadiens, qui ne sont pas homogènes et dans lesquels un rapport de domination joue un certain rôle. C'est le cas notamment du Québec et de l'Ontario, ce dernier se trouvant en position subalterne par rapport à la province francophone la plus connue. Il nous semble que *L'homme invisible / The Invisible Man* (1981) de Patrice Desbiens nous permettra de bien discerner les relations décrites plus haut et de répondre aux questions suivantes : Quels sont les rapports entre le français et l'anglais dans l'original ? Peut-on parler de relations entre un dominant et un dominé ? Quel est le rôle de la traduction dans l'original ? Finalement, peut-on traduire un original construit sur la présence de deux langues ?

AUTOUR DE L'ŒUVRE DE DESBIENS

Patrice Desbiens (né en 1948), « le Franco-Ontarien emblématique »⁵, est écrivain, poète, parolier et musicien, originaire de Timmins (Ontario). Finaliste du prix du Gouverneur Général en 1985 pour le recueil *Dans l'après-midi cardiaque*, lauréat du Prix Champlain en 1997 pour *Un pépin de pomme sur un poêle*

³ *Ibidem*.

⁴ L. Gauvin, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Boréal, Montréal 2000, p. 8.

⁵ F. Lagacé, « Apprivoiser sa langue comme une belle étrangère. La minorité dans la minorité : le cas du poète franco-ontarien Patrice Desbiens », [dans :] C. Albert (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Karthala, Paris 1999, p. 86.

à bois, du Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice-Estuaire pour son recueil *La Fissure de la fiction* en mai 1998, il a remporté en 2008 le Prix du Salon du livre du Grand Sudbury qui honore un auteur originaire de l'Ontario français dont l'écriture représente un haut niveau constant de qualité. En tant que représentant de la minorité francophone de l'Ontario, il a dû, très tôt, apprendre l'anglais, langue de la majorité. Ce bilinguisme trouve un reflet dans son écriture qui fusionne le français et l'anglais. Ses textes s'inscrivent particulièrement dans la quête de l'identité, conjuguée souvent avec la critique sociale et politique, thèmes si chers à la littérature franco-ontarienne.

Il en est de même avec le récit/story *L'homme invisible / The Invisible Man* (1981/2008), livre publié en co-édition par les maisons d'édition Prise de Parole et Penumbra Press, qu'Elisabeth Lasserre a qualifié de « livre-emblème de Desbiens et de sa communauté culturelle »⁶. Selon les dires de Michèle Salesse, « [l]e livre raconte en stéréophonie (français/anglais) l'histoire de l'homme invisible. Un homme invisible qui ne possède rien dans les deux langues officielles de son pays. [...] Ce récit est en somme l'histoire d'une double dépossession. L'histoire que vivent plusieurs Franco-Ontariens »⁷.

L'homme invisible éponyme est né à Timmins, dans la ville natale de Desbiens, « cette ville dont la moitié francophone s'est toujours battue pour sauvegarder ses droits. Timmins représente donc un bon exemple de la dichotomie d'un pays où deux peuples et deux langues sans cesse se côtoient »⁸. Il se trouve constamment entre deux langues et cultures, toujours en manque d'une identité stable. C'est pour cela qu'il décide de partir à la recherche de son identité, ce qui s'effectue sous le prétexte d'une quête de l'amour. Son périple s'avère voué à l'échec : « pas de femme, pas de pays » (*LH*, 109)⁹, constate-t-il.

Toujours dans le contexte de la problématique identitaire, Desbiens s'attaque à la question de la langue. Selon Mathieu Simard, « [d]ans *L'homme invisible / The Invisible Man*, Desbiens recourt aux multiples facettes du plurilinguisme pour problématiser les notions de “connaissance” et de “vérité” »¹⁰. Pour ce faire, il écrit simultanément en français et en anglais : ainsi, les pages de gauche, en général, sont écrites en français, tandis que celles de droite sont en anglais.

⁶ E. Lasserre, « Écrits franco-ontariens », *Canadian Literature* 164, printemps 2000, p. 146.

⁷ M. Salesse, « *L'homme invisible*. Récit de Patrice Desbiens », *Lettres québécoises* 26, 1982, p. 79.

⁸ *Ibidem*.

⁹ P. Desbiens, *L'homme invisible / The Invisible Man*, Prise de Parole, Sudbury 2008. Désormais, les références au roman seront indiquées par le sigle *LH*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

¹⁰ M. Simard, *La poésie bilingue de Patrice Desbiens*, [mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du diplôme de Maîtrise ès arts — littérature française], 2013, p. 2.

EST-CE UNE TRADUCTION OU UN ORIGINAL À DEUX VOIX ?

Le texte de Desbiens porte deux titres parallèles, en français et en anglais, tous les deux mis sur la couverture, ce qui pourrait suggérer un texte bilingue. Cela n'a rien de particulier, de nos jours, les éditions bilingues sont assez fréquentes, même si elles concernent avant tout des textes poétiques où l'on met l'original et la traduction côte à côte. Il arrive aussi qu'un auteur propose une deuxième version de son texte, le plus souvent un roman, dans une autre langue. Dans le contexte canadien, c'est notamment le cas de Nancy Huston, une auteure qui vit en France mais qui n'a pas coupé les ponts avec son pays natal, qui s'auto-traduit et qui, par ailleurs, a suscité beaucoup de controverses après l'obtention du Prix du Gouverneur général pour son roman *Plainsong*, publié tout d'abord en français¹¹. De plus, la littérature canadienne, et plus particulièrement la littérature québécoise connaît des textes où la traduction occupe le devant de la scène, que ce soit au niveau thématique ou formel¹².

Dans ce contexte, le récit/story de Desbiens, de prime abord, ne paraît pas surprenant. À part le titre bilingue et l'indication générique bilingue (récit/story), le livre s'ouvre avec deux introductions qui poursuivent cette dualité, intitulées respectivement « En guise de présentation » et « A word of Introduction », mais qui sont cependant de longueur inégale, ce qui peut perturber la première impression d'ouvrage bilingue. Dans l'introduction française, Robert Dickson constate d'ailleurs : L'histoire qui suit, élaborée dans deux langues maternelles paraît-il, par un seul auteur, sort des sentiers battus des éditions « bilingues » de Rimbaud, Neruda ou d'autres poètes. Ce genre de face-à-face on en a lu. Ici par contre la relation poète-traducteur est assumée par un seul auteur¹³.

Or, la lecture du récit confirme cet aspect novateur. Comme le fait remarquer Salesse, « [d]ès les premières lignes nous remarquons déjà une différence importante entre les deux versions »¹⁴. Voici le début du récit/story :

¹¹ Nous avons décrit d'une manière plus ample l'écriture de Nancy Huston et l'auto-traduction dans le contexte canadien dans : J. Warmuzińska-Rogóż, « Les enjeux de la réécriture et de la traduction face à l'«entre-deux-langues» de Nancy Huston », [dans :] A. Czarnowus, J. Warmuzińska-Rogóż (dir.), *Traverser les frontières. Mélanges offerts au Professeur Krzysztof Jarosz*, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, Katowice 2014, pp. 129–154.

¹² Cf. D. Gagnon, « Figures de l'auto-traducteur dans le contexte canadien-québécois », *Romanica Wratislaviensia* LIX, 2012, pp. 237–246.

¹³ R. Dickson, « Autre, ailleurs et dépossédé. L'œuvre poétique de Patrice Desbiens », [dans :] J. Tessier et P.-L. Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa 1987, p. 19.

¹⁴ M. Salesse, *op. cit.*, p. 79. Il semble impossible d'indiquer nettement et définitivement l'original et la traduction dans ce cas, vu le projet de Desbiens et son désir de démontrer les problèmes de la vie toujours dans et entre deux langues, dans une interférence constante.

FRANÇAIS

L'homme invisible est né à Timmins, Ontario.
Il est Franco-Ontarien. (LH, 22)

ANGLAIS

The invisible man was born in Timmins, Ontario.
He is French-Canadian. (LH, 23)

La deuxième phrase contient un changement important : dans la version française, le narrateur est « Franco-Ontarien », tandis que dans la version anglaise, il devient plus généralement « French-Canadian ». Selon Catherine Leclerc,

[e]n traduisant « Franco-Ontarien » par « French-Canadian », Desbiens montre qu'il maîtrise les usages culturels des deux univers linguistiques qu'il juxtapose. En termes traductologiques, on pourrait dire qu'il opte pour une équivalence fonctionnelle. [...] C'est dire que le texte anglais de Desbiens adopte un terme qui, en français, serait anachronique. Ce faisant, l'auteur met en relief la vision dépassée, simplificatrice et stéréotypée des francophones qui continue d'être véhiculée dans les discours de langue anglaise au Canada¹⁵.

Comme le fait remarquer Francis Lagacé, l'homme invisible est un symbole du « minoritaire francophone dans la réalité canadienne »¹⁶. Pourtant, l'identité du narrateur, qui a « les deux côtés du cerveau en chicane »¹⁷ est fort problématique, c'est plutôt une incertitude identitaire. Selon Lucie Hotte, le narrateur « voit [du côté anglais du texte] son identité propre lui être dérobée. En effet l'Anglo-Canadien ignore bien souvent les subtilités de l'identité des francophones du pays »¹⁸. De plus, toujours selon Hotte, le discours anglo-canadien de la page de droite est une « négation de l'identité collective de l'homme invisible »¹⁹.

Les différences entre les deux versions sont multiples. Selon Dickson, les deux versions de *L'homme invisible / The Invisible Man* « ne véhiculent pas toujours le même propos, la même nuance, voire la même information depuis le début »²⁰. Une lecture attentive permet donc de détecter notamment la présence de sens qui se complètent et forment un tout lus ensemble :

¹⁵ C. Leclerc, « Bilinguisme officiel et traduction au Canada : les interprétations littéraires de Patrice Desbiens et de Jacques Brault / E.D. Blodgett », *Meta* 59(3), p. 504 (<<https://doi.org/10.7202/1028654ar>> [consulté le 15.10.2019]).

¹⁶ F. Lagacé, *op. cit.*, p. 86.

¹⁷ R. Melançon, « Relire *L'homme invisible / The Invisible Man* et *Les cascadeurs de l'amour* », [dans :] P. Desbiens, *op. cit.*, p. 7.

¹⁸ L. Hotte, « Entre l'Être et le Paraître : conscience identitaire et altérité dans les œuvres de Patrice Desbiens et Daniel Poliquin », [dans :] Y.G. Lepage et R. Major (dir.), *Croire à l'écriture. Études en littérature québécoise en hommage à Jean-Louis Major*, Éditions David, Ottawa 2000, p. 168.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ R. Dickson, *op. cit.*, 28.

FRANÇAIS

Dans la ville de l'homme invisible, l'hiver est un état d'esprit.
 Dans le pays de l'homme invisible, les saisons changent d'un jour à l'autre.
 D'une personne à l'autre.
 Ici, la télévision s'en raconte des bonnes, toute seule dans le salon.
Ici, tout le monde a peur de la mort et se dépêche... (LH, 24)

ANGLAIS

In the invisible man's town, winter is a state of mind.
 In the invisible man's country, the seasons change from day to day.
 From person to person.
 Here, televisions laugh and mumble to themselves in empty living rooms.
Everyone who lives here hates to be reminded of it. (LH, 25)

Parfois, l'une des versions concrétise une information ou une scène comme si l'auteur voulait approfondir ou nuancer une image qu'il esquisse :

FRANÇAIS

La mère de l'homme invisible est très religieuse. Elle invite souvent le petit Jésus à dîner avec eux. Elle l'invite tellement souvent qu'il décide de laisser sa grange et d'aménager avec eux.
La maman de l'homme invisible est toute rouge de sainte fierté.
 Le petit Jésus s'installe sous le lit de l'homme invisible.
L'homme invisible sent venir l'Apocalypse comme un lundi matin. (LH, 30)

« A part ça, qu'est-ce qui se passe ? »
 « I don't need this shit man!... » répond Rimbaud en éteignant sa cigarette dans le sourire vitreux d'un cendrier du bien-être social.
Peu de temps après, Rimbaud est parti au tabac.
 On l'a jamais revu. (LH, 50)

ANGLAIS

The invisible man's mother is very religious. She is very happy when Jesus comes over for supper. She is even happier when he stays overnight.
When he stays overnight, he sleeps under the invisible man's bed. Sometimes, the invisible man feels the bed moving up and down, scaring the shit out of him.
When he finally gets to sleep, he has dreams of an apocalypse that arrives hard and fast, like a Monday morning. (LH, 31)

“So, what else is happening?” answers back the invisible man, trying desperately to change the subject.
 “I don't need this shit and I don't need this town!” screams Rimbaud in retort. “There must be some way out of here. I'm heading south!”
 He did and was never seen again. (LH, 51)

Au fur et à mesure de la lecture, on peut observer aussi des différences consistant dans la présence d'une phrase ou d'un fragment dans une version et son absence dans l'autre. Parfois, une version raconte une scène qui ne trouve nulle part d'équivalent de l'autre côté du texte. Avec chaque page, cette tendance augmente :

FRANÇAIS

Quelque chose se prépare.
 On ne sait pas quand, on ne sait pas où.

Le soleil regarde par les fenêtres.
 Il leur rit dans face. (LH, 26)

ANGLAIS

Something is brewing.
 No one knows when, no one knows where or how.
Consciousness is the teacher helping you with your boots.
 The sun looks in thru the windows.
 He laughs in their faces. (LH, 27)

« Je m'en vas voir le p'tit Jésus... » sont les derniers mots qu'elle soupire dans l'oreille de son fils.

Pour une minute, il avait peur qu'elle lui demande de l'accompagner, mais non, elle meurt et c'est tout. (LH, 44)

L'homme invisible rêve de se jeter du haut du pont Pierre-Laporte.

Il tombe et tombe et tombe sous le ciel bleu et blanc au-dessus du Saint-Laurent gris.

Sa chemise fait un bruit de drapeau au vent.

Sa chemise blanche. (LH, 92)

"I'm going to see Jesus..." are the last words she breathes into her son's ear.

When they finally covered her up, she was really glowing. She was like a flashlight that couldn't be turned off. (LH, 45)

The invisible man sees himself jumping from the top of the Pierre Laporte bridge.

His shirt explodes around him like a flag in the wind.

His white Arrow shirt.

He disappears before reaching the grey waters of the St. Lawrence.

Special effects. (LH, 93)

pour trouver son apogée vers la moitié du récit où, tout d'abord, les fragments placés côte à côte sont complètement différents :

FRANÇAIS

L'homme invisible est maintenant un résident permanent du Québec. Sa première résidence permanente depuis Timmins.

Il est au pays des beaux dimanches. Il a reçu sa citoyenneté : un premier chèque du bien-être social. La main chaude du gouvernement sur ses fesses.

C'est ici que les vraies aventures de l'homme invisible commencent. C'est ici aussi que le drame et la comédie de sa vie deviennent un, deviennent complètement indistincts l'un de l'autre, des jumeaux de la douleur. (LH, 72)

ANGLAIS

So the invisible man is walking along and around the streets of Quebec City.

So one thing leads to another.

So one life leads to another.

So one thing leads to another and the invisible man starts to make many friends in Quebec City.

He falls in love in French.

He falls in love in French.

He falls in love in French.

He's got a Frog in his throat. (LH, 73)

et finalement, dans le fragment 40, la version française s'étend sur trois pages au lieu d'une seule (LH, 102–104) en prenant « le dessus sur le texte anglais »²¹. Comme le constate Simard, « [la version française] empiète sur l'espace normalement réservé à l'anglais »²².

Les critiques soulignent à l'unanimité que l'interprétation identitaire est cruciale dans le cas de *L'homme invisible*, « une nouvelle forme de stéréo verbal que d'aucuns trouveront difficile à décoder »²³, comme le constate Dickson dans la version française de l'introduction. Il va sans dire que la facture du texte encourage ce type de lecture. Selon Robert Melançon, « le travail sur la forme est exemplaire

²¹ F. Paré, *Les littératures de l'exiguïté*, Le Nordir, Hearst 1992, p. 133.

²² M. Simard, *op. cit.*, p. 2.

²³ R. Dickson, *op. cit.*, p. 18.

dans *L'homme invisible / The Invisible Man* avec les deux “versions” du texte en miroir [...] qui juxtaposent et superposent deux langues et deux cultures, marquant ainsi quelque chose comme l'impossible traduction de l'une à l'autre »²⁴. Selon Salesse, « [l]es deux versions se complètent et forment subtilement un tout. Allant au-delà de la traduction qu'un auteur peut faire de sa propre œuvre, Patrice Desbiens exploite la syntaxe, la phonétique, le rythme, la forme, les mots, le sens contextuel »²⁵. Dickson explicite cette spécificité dans la version anglaise de l'introduction :

[...] these languages are different, and cannot be translated as from algebra to geometry, can be especially appreciated by those who are able to read all the pages of the book: there is, after all, just one story here, but different things happen within each linguistic structure, different cultural reference points are established²⁶.

Certes, *L'homme invisible* n'est pas une traduction comprise ordinairement, suivant Casanova, comme « le déplacement d'un texte d'une langue à une autre dans le cadre d'un “échange linguistique égal” »²⁷. Il s'agit plutôt d'une définition plus large de la traduction, celle que nous avons évoquée dans l'introduction en reprenant les mots de Casanova. Il va sans dire que dans le cas de *L'homme invisible / The Invisible Man*, il peut s'agir, toutes proportions gardées, de traduction conçue en tant que stratégie d'écriture censée faire passer une « frontière littéraire » ; mais — chose importante — ce passage s'effectue au sein d'une même littérature originale, écrite en deux langues maternelles. Ainsi comprise, la composante traductive est dans le texte de Desbiens indéniable.

Le récit/story de Desbiens s'inscrit profondément dans la spécificité linguistique, culturelle et sociale du Canada. Nous avons donc affaire à une œuvre avec une composante anglophone, perçue dans le contexte canadien comme dominante, et une composante francophone, évidemment minoritaire. Compris dans cette perspective, les enjeux entre les deux communautés font penser à la domination évidente de la culture anglophone, majoritaire au Canada pour des raisons démographiques, mais aussi renforcée par une influence indéniable des États-Unis, et à une existence menacée des Francophones canadiens, entourés d'Anglophones, mais aussi luttant pour rester indépendants de la France. Une telle image pourrait bien être fondée dans le contexte québécois, surtout à l'époque de la Révolution tranquille.

Toutefois, *L'homme invisible / The Invisible Man* est une œuvre emblématique de la littérature franco-ontarienne. Selon Simard, « bien que cette étiquette puisse être réclamée par les Franco-Ontariens eux-mêmes, elle semble surtout imposée à l'homme invisible par l'affirmation de l'identité nationale québécoise.

²⁴ R. Melançon, *op. cit.*, p. 8.

²⁵ M. Salesse, *op. cit.*, p. 79.

²⁶ R. Dickson, *op. cit.*, p. 19.

²⁷ P. Casanova, *op. cit.*, p. 4.

Le discours franco-québécois commande effectivement l'effacement de l'identité "canadienne-française" en la faisant paraître vieillie, voire périmée »²⁸. D'une manière plus générale, la littérature franco-ontarienne tente d'accentuer la « différence avec le Québec qui, le plus souvent, regarde avec une certaine condescendance ces Français à moitié anglais »²⁹.

Étant donné ce qui précède, il semble que Desbiens problématise davantage les rapports de force et de domination. C'est ce qu'aperçoit d'ailleurs Simard qui, pour décrire son récit, recourt au concept de violence symbolique que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron définissent comme « tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force »³⁰, et il rappelle que « [l]e concept implique autrement dit 1) un rapport de force préalable ; 2) la dissimulation de ce rapport de force par l'imposition de significations culturelles et, par conséquent ; 3) une méconnaissance du rapport de force de la part de ceux qui en subissent les contrecoups »³¹.

À la différence de la littérature québécoise, la littérature franco-ontarienne met l'accent sur un champ formel, « celui des transcodages, des effets de brouillage et d'amplification dus à la mise en parallèle de deux langues et de deux univers culturels »³². Nous avons déjà évoqué une incertitude identitaire du narrateur, centrale dans le récit, et dont parle beaucoup Desbiens lui-même :

Je découvrais une réalité... je ne dirais pas douloureuse, mais embêtante, mêlante, avec deux langues, deux identités. Finalement, dans le livre, l'homme invisible est flushé. Les Québécois francophones ont leur identité, ils y tiennent. Les Canadiens anglais aussi. L'homme invisible est entre les deux, dans un no man's land, et il va d'une identité à l'autre³³.

Dans la préface à la deuxième édition du récit, Melançon constate : « [La] dualité et l'interférence constante entre les deux langues et les deux cultures entraînent aliénation et sentiment de dépossession. Avoir deux langues maternelles [...], c'est comme ne pas avoir d'identité »³⁴. De cette manière, le récit de Desbiens perturbe l'image de l'anglais en tant que langue dominante, vu que dans *L'homme invisible* le texte anglais n'apporte pas de sens complet, il faut lire aussi la version française. Il ne s'agit donc pas tant d'une œuvre « digraphique » — pour reprendre le

²⁸ M. Simard, *op. cit.*, p. 33.

²⁹ E. Lasserre, « Patrice Desbiens : "Je suis le francoontarien" », *Nuit blanche : magazine littéraire* 62, 1995, p. 65.

³⁰ P. Bourdieu, J.-C. Passeron, *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », Paris 1970, p. 18.

³¹ M. Simard, *op. cit.*, p. 31.

³² N. Renaud, « Romans et nouvelles d'Acadie, d'Ontario et du Manitoba », [dans :] *Livres et auteurs québécois : revue critique de l'année littéraire*, Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy 1982, p. 24.

³³ Cité par N. Baillargeon, « La tendresse comme seule adresse : le poète franco-ontarien a surmonté la misère de l'instabilité identitaire », *Le Devoir*, 11 mai 1998, p. B1.

³⁴ R. Melançon, *op. cit.*, p. 7.

terme proposé par Alain Ricard³⁵ — au sein de laquelle s’entrecroisent la langue dominée et la langue dominante, c’est-à-dire la langue maternelle et la langue des colonisateurs, puisque les deux langues sont pour Desbiens des langues maternelles. Pourtant, ceci n’est pas une chose facile. L’auteur lui-même avoue : « Dans ce livre je voulais dire qu’être pris entre deux cultures, c’est épouvantable [...] Toi, tu es coincé entre les deux : tu comprends les deux langues, tu parles les deux langues parfaitement mais tu n’es personne »³⁶. La traduction dans le récit de Desbiens ne serait-elle pas plutôt, suivant la définition de Casanova, un « “échange inégal” se produisant dans un univers fortement hiérarchisé ? »³⁷. L’impossibilité d’exprimer des sens exacts dans les deux textes, celui de gauche en français et celui de droite en anglais, se fonde aussi sur les rapports de domination et de force, liés incontestablement à la présence des deux langues au Canada.

Cette impossibilité trouve son reflet dans des fragments où le narrateur fait référence à l’identité,

FRANÇAIS

Pauline est une fille hippie qui a presque dix-sept ans.
Elle vit dans un petit village où il y a un hôtel, une église et une patinoire comme divertissements. (LH, 64)

ANGLAIS

Pauline is a French-Canadian hippie girl.
She’s just seventeen and you know what I mean.
She lives in a small Quebec town that has a hotel, a hockey rink and a church for entertainment. (LH, 65)

à la langue,

FRANÇAIS

Audie Murphy ne parle pas français. L’homme invisible est Audie Murphy. Il sait comment mourir.
« Hey, you sure know how to die!... » lui dit un de ses amis. (LH, 32)

ANGLAIS

Audie Murphy doesn’t speak French. The invisible man is Audie Murphy. He really knows how to die.
“Hey, you sure know how to die!...” says one of his friends. (LH, 33)

FRANÇAIS

Katerine (LH, 76)

ANGLAIS

Catherine (LH, 77)³⁸

FRANÇAIS

C’est la première job de l’homme invisible. Job, rappelons-nous, c’est le nom du gars dans la Bible qui s’est fait chier dessus par Dieu. Dieu c’est pas juste un pigeon. (LH, 76)

ANGLAIS

—

³⁵ A. Ricard, *Littératures d’Afrique noire. Des langues aux livres*, CNRS Éditions et Kartala, Paris 1995, pp. 151–172.

³⁶ Cité par G. Bélanger, « Portrait d’auteur : Patrice Desbiens », *Francophonies d’Amérique* 2, 1992, p. 95.

³⁷ P. Casanova, *op. cit.*, p. 4.

³⁸ Le prénom de l’amour de l’homme invisible. Il est orthographié à la française dans la version anglaise et vice versa.

FRANÇAIS

« I'd like to fuck them all!... » crie l'homme invisible dans sa langue maternelle. [...]

« Je voudrais toutes les fourrer !... » crie l'homme invisible dans sa langue maternelle. (LH, 98)

ANGLAIS

"I'd like to fuck them all!..." screams the invisible man in his mother tongue. (LH, 99)

ou à deux cultures qui se côtoient tout en étant parfois imperméables l'une à l'autre :

FRANÇAIS

Il mange un steak haché.
(Pas d'oignons.) (LH, 68)

ANGLAIS

He orders a hot hamburger sandwich.
Well done.
No onions.
In French. (LH, 69)

Toujours dans le contexte de la problématique langagière, rappelons que selon Lasserre, on ne peut pas parler ici de préséance de la langue française sur la langue anglaise. Il s'agirait plutôt d'une « dualité » linguistique de l'écrivain, qui l'exclut des deux groupes culturels, l'anglophone et le francophone. « Ni francophone ni anglophone, le sujet franco-ontarien serait prisonnier d'un entre-deux, d'un no man's land linguistique »³⁹, explique-t-elle. Salesse, pour sa part, constate :

Versions qui se rejoignent tout en reflétant à la fois la situation linguistique et la situation culturelle de deux communautés distinctes dans un même pays (... et dans un même livre !). Patrice Desbiens, par son écriture actualise une réalité quotidienne ... qui n'est que trop visible ... pour qui veut bien la voir ! Par son « homme invisible », bilingue de naissance, il donne une nouvelle dimension au bilinguisme⁴⁰.

PEUT-ON TRADUIRE UN ORIGINAL BILINGUE ? EN GUISE DE CONCLUSION...

Dans les contextes traductionnels se caractérisant par des enjeux spécifiques et souvent déniés, Casanova postule la nécessité de « décrire au préalable la position qu'occupent et la langue de départ et la langue d'arrivée dans l'univers des langues littéraires »⁴¹. Il s'agirait donc de juger si la langue de départ est dominée, dotée de « peu de capital littéraire », ou plutôt dominante, dotée « d'un volume important de capital littéraire »⁴². Or, il serait difficile de détecter dans le récit/story sans faille de Patrice Desbiens la position et le rôle des deux langues, qui — somme toute — forment un seul et même texte original. Selon Leclerc :

³⁹ E. Lasserre, « Identité et minorité dans l'écriture de Patrice Desbiens », [dans :] L. Hotte (dir.), *La problématique de l'identité dans la littérature francophone du Canada et d'ailleurs*, Le Nordir, Ottawa 1994, p. 77.

⁴⁰ M. Salesse, *op. cit.*, p. 80.

⁴¹ P. Casanova, *op. cit.*, p. 9.

⁴² *Ibidem*.

La lecture des deux pages est nécessaire à l'appréhension du texte dans sa globalité. En fait, vu l'unité du récit bilingue, on pourrait même aller jusqu'à avancer qu'il n'y a pas deux langues dans *L'homme invisible / The Invisible Man*, mais bien une seule, coincée entre deux versions sans commune mesure⁴³.

En effet, dans le cas de cette œuvre, nous avons affaire à un rapport de poids très inégal entre deux langues et cultures qui se heurtent mais en même temps se complètent, et qui ne suffit pas à rendre possible l'établissement d'une identité. Comment pourrait-on dans ce cas traduire un tel texte littéraire, à poétique résolument traductionnelle⁴⁴, vers une troisième langue ? Il va sans dire que toute traduction perturberait les enjeux complexes entre le « dominant » et le « dominé » propres à l'original et serait inévitablement une tentative de construire un nouvel ordre.

Du point de vue pratique, comment traduire les deux langues d'un original en deux versions qui divergent progressivement, dialoguent et s'éloignent l'une de l'autre ? La traduction de l'une des versions constituerait de fait une indication de la version première, considérée comme originale, et placerait forcément l'autre dans une position subordonnée. La traduction des deux versions, en revanche, nécessiterait une indication détaillée de la langue dans laquelle chacun des fragments était écrit, ce qui rendrait la lecture fastidieuse. On peut théoriquement imaginer une édition trilingue : avec deux langues originales et une langue de traduction, ce qui ne positionnerait aucune des langues dans une position privilégiée et permettrait de maintenir l'idée générale du récit, qui est que : « [l]a double identité culturelle, c'est deux misères qui s'additionnent, un point c'est tout »⁴⁵. Or, il semble que dans le cas du projet de Desbiens, si immergé dans la culture franco-ontarienne, une traduction dans toute autre langue serait vouée à l'échec, même bien réalisée. Les problèmes de traduction mis à part, il est cependant évident que cette troisième version de *L'homme invisible / The Invisible Man* pourrait trouver quelque utilité pour les lecteurs de la culture d'arrivée en élargissant leur perception de la culture canadienne, mais aussi pour la culture de départ, la culture franco-ontarienne, si avide de reconnaissance.

BILINGUAL ORIGINAL AND IMPOSSIBLE TRANSLATION:
ABOUT *L'HOMME INVISIBLE / THE INVISIBLE MAN*
BY PATRICE DESBIENS

Abstract

Le récit/the story entitled *L'homme invisible / The Invisible Man* (1981) by Patrice Desbiens, a bilingual Franco-Ontarian writer and poet, encourages us to reflect on a bilingual original and to rethink the relationship between the centre and the periphery in the translational context. Bilingual-

⁴³ C. Leclerc, *op. cit.*, p. 497.

⁴⁴ Cf. *ibidem*, p. 496.

⁴⁵ N. Renaud, *op. cit.*, p. 44.

ism is an integral part of the book: Patrice Desbiens builds his identities on “two mother tongues” by juxtaposing the two versions of his text. A detailed analysis of the story in French and English shows important differences between them. What is more, only a simultaneous reading of the two versions makes it possible to fully understand the idea of the story and the complicated relations between the two cultures. The article is a reflection on the impossibility of translating an original built on the presence of two languages, an inherent and specific feature of Desbiens’ text.

Key words: translation, Franco-Ontarian literature, Patrice Desbiens, bilingual original.